

(séquence 101)

tout recommence par la fin, par ces nuages pas encore mauves qui ont donné quelques gouttes de pluie à l'extrême Ouest de l'Angleterre.

Je reprends après un an ce long poème, je sais depuis un an que je vais le reprendre, commencer le chant II et qu'il aura pour titre *Praxis du nuage*, j'en crève d'envie depuis des mois, ne serait-ce que pour revenir au plus près de toi avec les mots à leur place jamais bien fixée, et pourquoi j'ai attendu tout ce temps à part la volonté que la matière se dépose, pourquoi, parce qu'il y a d'autres choses à faire et expédier et qu'on ne peut passer sa vie à ça, sinon on est mort ou on devient fou.

Je sais où je vais : c'est-à-dire je sais (vers) où je vais, rendu par le latin *quo*, sinon je ne sais rien ou pas grand-chose,

deux trois choses

comme

tout le monde,

la forêt épaisse où on avance, épaisse ça ne veut pas dire des arbres forcément ni des buissons, c'est peut-être l'ombre qui nous englobe, les spectres qu'on affronte, le chevalier noir du camarade Bergounioux, les silences de Schéhérazade, le souvenir vif des korê, en tout cas je ne sais pas par où j'irai, le latin *qua*, les chemins que le chant prendra, les lignes qui en viendront à part la fine tranche d'univers entre l'infini et rien.

BERNARD CHAMBAZ
Extrait de *Été* (Flammarion, 2005).

Le participe passé

RENAUD EGO

Le livre est d'un beau format carré et d'un volume généreux, avec ses quelque trois cents pages assemblées sous une couverture d'un jaune d'or, d'un jaune solaire. Y rayonne d'ailleurs le titre, *Été*, et aussi le singulier « poème » juste au-dessus d'un dessin de fenêtre à claustra, similaire à celui qui ornait déjà

les deux derniers livres de poèmes de Bernard Chambaz, *Entre temps* et *Echoir*.

C'est qu'il y a davantage entre ces recueils qu'une filiation de timbre et de voix : un lien en vérité filial les unit à travers Martin, l'enfant disparu au cours de l'été 1992. Son prénom et sa présence ne cessent depuis d'habiter toutes les pages écrites par Bernard Chambaz, parfois d'un simple silence, toujours d'une douleur tue ou contenue, souvent aussi d'une hésitation prolongée quant à savoir qui de la mort ou du mot inflige à l'autre son désaveu. Alors, aussitôt, sous le nom de la saison d'été, nous entendons ce qui a été et qui n'est plus : un passé d'un coup interrompu mais qui continue pleinement de participer au présent – au point, d'ailleurs, que la mort de Martin a ouvert dans la vie de Bernard Chambaz un second calendrier, qui est celui de sa naissance à cette disparition.

Je n'écris pas ces mots d'une main légère, mais comment ne pas évoquer ce drame et cette césure biographique quand tout, dans *Eté*, s'y rapporte et anime ce poème en poèmes du désir d'en veiller et, plus encore, d'en conjurer le sens ? En 1999, dans *Echoir*, le projet d'*Eté* s'annonçait de la plus folle manière, quand son auteur disait ne pas avoir « arrêté d'écrire des poèmes » depuis *Entre temps* :

« J'ai pensé en écrire un millier ou mille et un comme s'il y avait quelque chose à espérer ou à sauver. Tout et rien était prétexte, matière à poème, leurre. Les vers venaient (tombaient) avec une facilité déroutante. J'ai renoncé, redouté la part de folie que cela eût représenté. »

Bernard Chambaz, en fait, n'a pas renoncé, et *Eté* est étrangement tendu par ce paradoxe entre l'urgence qui lui a donné naissance et la vigoureuse légèreté qui lui a permis de se sauver.

Eté se compose donc des 500 premières séquences d'un poème au long cours qui, à n'en pas douter, se prolongera dans les 501 séquences à venir, où il s'accomplira alors pleinement. Placé sous la figure tutélaire de Schéhérazade et de « cette victoire du mot sur la mort » qu'elle incarne, il est divisé en cinq chants qui, rituellement, s'achèvent par le constat inverse que « c'est la mort/qui l'emporte/sur le mot ». Entre ces pôles, le poème progresse par saccades ou grands pans soudain dépliés, chaque fois « l'univers/se met/en place/à/partir/du/moindre/mot ». C'est ainsi que Bernard Chambaz dit avoir rêvé « écrire un très long poème/objectal/où il n'y aurait rien de moi que la main/et un peu de pensée/de l'autre [...] » ; ou avoir « pensé prendre un bord de rivière, un brin d'herbe, n'importe quoi » et une autre fois s'être arrêté à la « suggestion impeccable » de la nature morte. Ainsi, il a semblé se placer un instant dans le sillage de Cummings, Zukofsky, Olson – soit de cette constellation de poètes qui peu ou prou composent la galaxie des « objectifs ». Seulement, son poème a débordé de toutes parts, même lorsqu'il souhaitait encore en « délimiter le périmètre ». « Tout est prêt à faire figure, à entrer dans la danse. » Puis, cet afflux une fois accepté, *Eté* a pris une autre tournure et une autre vitesse ; il est

devenu une autre sorte de poème, vagabond, tentaculaire et polyphonique ; tout à la fois poème familial, chronique quotidienne, journal et monologue d'une ligne cherchant son issue, à la façon d'un mobile désireux d'agrèger dans sa ronde une pluralité de motifs sous les formes elles aussi diverses de fragments versifiés ou de textes en prose. Ainsi : « *Mobile : le perpétuel, forcément/Mobile le premier mot qui donne le branle à la phrase./Mobile l'émotion/Mobiles nuages par définition./Mobile le globe que je fais tourner d'un doigt dans un sens et dans l'autre à volonté et où j'ai le temps de voir Melbourne le Mozambique Mourmansk Paramaribo [...].* »

On s'épuiserait à chercher un centre à ce poème, animé d'un pouvoir d'aimantation générale comme le sont les *Cantos* d'Ezra Pound ou *Paterson* de William Carlos Williams¹. D'ailleurs, pourquoi devrait-il en avoir un, quand justement sa giration le fait fuir de toutes parts pour revenir ensuite auprès du même motif filial ? Ce qui est remarquable, ici, c'est le pouvoir d'agrégation de matériaux si divers dont Bernard Chambaz a su quérir l'énergie, si bien que même lorsque *Eté* avance par à-coups ou donne à son auteur « *le sentiment de tourner en rond* », il lui révèle que « *la nage* » en est le sujet ; la nage, c'est-à-dire aussi l'océan, ou plutôt le monde, convoqué ici dans toute la prolixité de ses apparences, des événements et personnages qui le composent, de l'extrême quotidien, des souvenirs personnels ou historiques surgissant à la pensée dans un certain désordre, certes, mais qui est la texture de l'existence ressaisie dans son essentielle prodigalité. *Eté* est de part en part traversé par une boulimie de mots, dont la vocation pourrait être de tenir tête au silence. J'en admire la vitalité, les excès où passe parfois l'ombre de la folie, comme les imprécisions ou imperfections sans importance puisqu'elles aussi assurent au poème de se poursuivre. Et je me sens très proche de Bernard Chambaz lorsqu'il conclut presque le cinquième chant d'*Eté* par ces mots :

« *Qui douterait après ça que la poésie soit vivante, actuelle, essentielle, qu'elle nous prenne à la gorge et nous rompe le cœur comme au premier clarinettiste venu. Et s'il s'agit de revenir à la Chanson de Roland du chant I, je rappelle qu'"être" s'y trouve "avoir une réalité" et que je m'étais d'emblée gardé d'espérer en ce pauvre miracle vite éventé d'un participe futur.* »

Le passé, lui, continue de participer. Un peu, beaucoup, passionnément...

¹ Vaste fresque épique construite à partir de la ville ouvrière du New Jersey qui lui donne son titre, *Paterson* est le grand œuvre de William Carlos Williams (1883-1963). Il vient d'être réédité chez José Corti dans la traduction, revue et corrigée, de Yves di Manno. (NDA.)